

LE PANÉGYRIQUE DE TOUS LES SAINTS, GLORIEUX ET ILLUSTRÉS MARTYRS QUI ONT SOUFFERT DANS L'UNIVERS ENTIER POUR LE CHRIST NOTRE DIEU

Par le diacre CONSTANTIN, cartophylax ¹ de la sainte Eglise de Constantinople.

L'existence de cette pièce, récemment découverte et publiée par le cardinal Angelo Mai, n'était constatée que par une citation très courte qui se trouve dans les actes du deuxième concile de Nicée. Depuis lors, elle était tout à fait perdue. Une composition, à laquelle on faisait l'honneur de la citer publiquement dans un concile œcuménique, devait avoir une autorité et une grande renommée contemporaines. Malgré quelques étrangetés de style, malgré le jeu des subtilités grecques, et quelques métaphores violentes et intraduisibles, il y a dans le *Panegyrique* du mouvement, de l'énergie, de l'élan, une forme dramatique et animée. Le dialogue entre les juges et les chrétiens est original, et s'élève jusqu'à l'éloquence. Enfin, comme étude littéraire, comme expression historique des plus hautes pensées, des idées, des passions, des mœurs, du style d'une époque grecque et chrétienne, la découverte du *Panegyrique* doit attirer l'attention et l'estime des hommes instruits qui aiment l'antiquité et les grands souvenirs du christianisme. Dans sa version, aussi littérale et exacte que possible, le traducteur a voulu conserver, avant toutes choses, l'esprit et le caractère de l'original. Il s'est appliqué à en reproduire religieusement les moindres détails et les moindres nuances, à peu près comme le numismate conserve respectueusement tous les contours et toutes les saillies d'une médaille inconnue et reconquise, même alors qu'elle appartient à un âge de décadence, et qu'elle est l'œuvre d'un goût incorrect et d'un art imparfait.

¹ C'est-à-dire gardien des chartes et juge des causes ecclésiastiques de l'Église de Constantinople.

1. Tous les discours sacré que l'on prononce dans les fêtes du Christ, et par lesquels on veut rendre plus éclatante la lumière de l'Incarnation qui s'est opérée pour nous, surpassent, par la difficulté du sujet, l'intelligence humaine, et par conséquent sont au-dessus de toute la force de la parole comme au-dessus de la hauteur et de la magnificence de tous les éloges. Mais l'insigne et splendide fête qui se célèbre aujourd'hui, la fête des courageux athlètes de la religion, bien qu'elle surpasse manifestement aussi par la grandeur et son illustre dignité toutes les voix de la louange, invite cependant les yeux de tous et les langues de tous les uns à voir, les autres à publier sa gloire. Cette solennité nous lie étroitement, par la loi de l'esprit aussi bien que du corps, à ces nobles élus de Dieu et à l'imitation de leurs très grandes actions. Que le monde donc ouvre devant moi son immense théâtre de tous les âges et de toutes les nations, et convoqué par l'éloquent héraut de Dieu, le roi David, qui s'écrie : «Venez, et voyez les œuvres de Dieu et les prodiges qu'Il a accomplis sur la terre en faisant disparaître les guerres de toutes les parties du monde.» (Ps 45,5)

Après que nos premiers pères eurent été frappés, dans le paradis terrestre, du malheur si funeste à leur race; alors que le serpent fit pénétrer dans leur cœur, par les morsures de l'envie, l'amer venin de la séduction, au point d'effacer aussitôt en eux la beauté de l'immortalité et de leur faire perdre la vie exempte de douleur et de travail; depuis cet événement fatal, le mal grandit et se répandit sur tout le genre humain comme une eau malfaisante. D'où il advint que l'homme tomba dans une maladie incurable. Ni les *cautérisations* employées en divers temps avec beaucoup de patience et de douceur, ni les déluges, ni les amputations, ou tous autres remèdes violents, ne suffirent à guérir une plaie qui avait résisté au plus doux traitement mis en usage par la doctrine, par la loi et par les prodiges célestes. La blessure, désespérée, était menacée déjà d'une gangrène absolue et irrémédiable; et pour parler comme l'Apôtre, «la mort, jusqu'à Moïse, régnait sur ceux-là même qui n'avaient pu pêché.» (Rom 5,14) Ce fut alors enfin que le très miséricordieux Médecin de la nature vint, comme un père rempli de tendresse, sauver ses fils obstinés qui s'écartaient de leur chemin. et accourut à propos au secours de l'humanité défaillante. Il prit lui-même la forme d'un homme mortel, et celui qui était exempt de toute souillure porta nos péchés et se revêtit de nos misères. Dans la générosité de sa sagesse et de ses desseins, et par un étrange et merveilleux moyen, en souffrant pour nous, Il nous délivra des toutes nos souffrances. Il lava dans son sang les plaies hideuses de nos âmes; sa croix éteignit nos humeurs corrompue. Il éteignit toutes les ardeurs malfaisantes qui bouillonnaient dans le monde; il apaisa l'irritation de nos douleur. Il détruisait la mort. Il nous replaça en un mot dans notre ancienne vie et nous appela à son héritage universel. Et quand le Rédempteur nous eut faits sains et saufs, et qu'il nous eut rendu cette santé parfaite qui convenait à ceux qu'avait guéris un si grand médecin, Il ne voulut pas nous laisser exposés aux coups nouveaux et plus redoutable de notre dangereux ennemi. Il nous revêtit des armes spirituelles, et nous mit de toutes parts et admirablement en état de défense. Il couvrit notre tête du casque du salut. Il entoura notre poitrine de la cuirasse de la justice et ceignit nos reins de la ceinture de la vérité; il donna à nos pieds une chaussure propre à suivre l'Evangile de la paix. Il arma nos mains du glaive de l'esprit, qui est la parole de Dieu, et du bouclier de la foi, sur lequel viendraient s'éteindre tous les traits enflammés de l'esprit du mal. Il nous inspira enfin une immense force, et nous mettant à couvert de tous les côtés contre les attaques violentes, il rendit la race humaine invincible devant les embûches du serpent.

Mais la nature tyrannique du démon ne devait pas demeurer en repos, ni se résigner patiemment à l'envie qui le tourmentait. Ce superbe ennemi ne put recevoir un coup sans engendrer aussitôt l'iniquité. A l'instant donc, il arma comme sa propre milice une multitude d'apostats, et n'eut pas de peine à soumettre à ses ordres, par les armes et les machinations d'une religion fausse, ceux qui avaient refusé d'être inscrits parmi les phalanges divines. C'est pourquoi, après s'être fait des partisans parmi les rois, les consuls, les préfets, les toparques, les généraux et les tyrans, les sujets aussi bien que les magistrats, les peuples, les tribus et les diverses langues de la terre, il déclara la guerre aux adorateurs de la vraie religion. Or, les persécuteurs préparèrent le feu, les chaînes et le fer; Ils creusèrent leurs fosses; ils lâchèrent leurs bêtes féroces; Ils dressèrent contre leurs adversaires toutes les machines qui servent aux supplices. appareils de tourments dont l'aspect terrible était capable d'épouvanter les timides et les faibles, mais aussi de grandir le courage des cœurs forts qui se reposaient en leur fermeté. Les bourreaux enfin se composaient une armée diverse et multiple par la foule de leurs satellites, la puissance de leur tyrannie et les forces de l'idolâtrie.

Mais ce n'était pas avec une moindre ardeur que se préparaient à leur résister les défenseurs de la foi, dont les noms étaient inscrits sur la liste divine et qui étaient supérieurs aux impies par leur fermeté corporelle, par l'exercice de toutes les vertus et par les plus laborieuses

épreuves. De tout sexe, de tout âge, attachés à toute espèce d'études ou de professions diverses, séparés par les variétés du langage et de la patrie, mais tous d'une belle âme, ils composèrent leur sainte phalange. C'était comme une prairie magnifique et variée, resplendissante de belles fleurs aux couleurs innombrables; c'étaient des adolescents et des vierges, des jeunes gens et des vieillards. Les femmes elles-mêmes, puisant de la force dans la force des hommes, oubliaient leur nature et, par l'ardeur de leur résolution, rivalisaient avec la grandeur du courage viril. On remarquait dans la pieuse armée, jusqu'à une foule d'enfants qui montraient une raison déjà mûre, malgré la faiblesse de leur âge. On y voyait mêlés des magistrats avec leurs justiciables, des maîtres avec leurs esclaves, des personnages illustres et des hommes obscurs, des plébéiens et des nobles, des Grecs et des Barbares, des Macédoniens, des Thessaliens, des Pœoniens, des Illyriens, des Lacédémoniens, des habitants du Pont-Euxin, des la Thrace et de Byzance, des Cimmériens du Bosphore, des Bithyniens, des Cappadociens, des Phrygiens, des Cariens, des Lyciens, des Galates, des Isauriens, des Lydiens, des Pisidiens, des Pamphyliens, des Lycaoniens, des Ciliciens, des Scythes, des Perses, des Bactriens, des Colchiens, des Assyriens, des Parthes et des Mèdes, des Elamites, des Osrhoéniens, des Blemmyens, des Indiens, des Ethiopiens, des Ismaélites, des Egyptiens, des Syriens, des Palestins, des Chypriens, des Crétois, des Rhodiens, des Eoliens, des Ioniens, des Phéniciens, des Arabes, des Romains, des Cyrénéens et des Lybiens, des Daces et des Gètes, des Sarmates, des Celtes, des Vandales, des Ibères. On y voyait encore des Moabites, des Ammonites, des Chananéens, des Chuttéens, des Amorrhéens et des Phérezéens, des Evéens et des Gergéaéens, des Jésuséens et des habitants des îles Britanniques et de Gadès. Et, comme le dit le *Livre de Actes*, c'était une armée rangée en bataille, de toutes les *nations qui sont sous le ciel*. Et bientôt, dès que la trompette guerrière eut donné le signal et appelé les athlètes dans l'arène, ils se dépouillèrent de leurs vêtements matériels, comme de vrais gladiateurs, et se revêtant du Christ, pour la cause duquel avait lieu le combat, et prenant les uns les autres pour signe de ralliement le nom du Sauveur, ils se jetèrent, l'âme sereine, au milieu des dangers.

Ainsi donc, en attaquant audacieusement l'indomptable force de leurs adversaires, ces illustres héros succombaient, et dans leur chute, ils abattaient leurs ennemis; couverts de blessures mortelles, ils emportaient les dépouilles de leurs meurtriers, qu'une victoire matérielle couvrait de honte au delà de toute espérance, et qui demeuraient vaincus par l'intrépidité de ces morts glorieux. La victoire était admirable et comme intervertie : le vainqueur proclamé n'était pas celui qui frappait et tuait, mais celui qui succombait sous ses blessures. La lutte était entre les victimes et les bourreaux : les victimes combattaient et mouraient pour leur foi; les bourreaux combattaient pour attirer à eux les glorieux athlètes, pour les vaincre par leur autorité et leurs artifices, pour les attacher aux idoles, les arracher aux tourments et les amener à leur parti par la séduction. C'est ainsi que nos frères chrétiens et victorieux élevèrent dans le monde entier un trophée magnifique en *enchaînant le fort armé*, (Mt 12,44) et en emportant, après leur mort, un insigne triomphe dans le Christ, notre Rédempteur.

Voyons maintenant de quelle part et comment fut excitée cette lutte artificieuse et terrible, et quelle fut la nature et la grandeur des combats. On allumait le feu sur les autels, devant les statues des idoles; toutes les choses nécessaires aux sacrifices étaient préparées : les parfums, la myrrhe, l'encens, le genre des victimes, le gâteau sacré. En même temps, des édits impériaux étaient publiés dans toute la ville pour imposer les dogmes impies des gentils et pour abroger la véritable foi des chrétiens. Il était ordonné à tous, aux étrangers aussi bien qu'aux citoyens, d'abjurer la vraie religion et d'adorer la chose créée au lieu du Créateur. Ceux qui refusaient d'obéir à ces ordres devaient subir toute sorte de tourments et se voir condamnés à faire échange de la vie contre la mort, sans aucune pitié pour l'âge ou le rang, sans tenir compte de la faiblesse naturelle des femmes, ou de l'extrême jeunesse des enfants. Dans les lieux publics s'élevaient des trônes et des tribunaux, du haut desquels des juges assis prescrivaient d'accomplir promptement leur volonté. Ils étaient entourés d'une multitude de bourreaux et de satellites prêts à obéir aussitôt aux signes de leurs maîtres. Il y avait aussi une foule de peuple de toute espèce, les uns pour sacrifier, les autres pour être simples spectateurs de ce qui allait se passer.

Or, on avait imaginé une variété innombrable et infinie d'instruments de torture de toute forme, de toute matière, de toute fabrication ingénieuse et raffinée, et capables par leur seul aspect de jeter l'horreur et la crainte dans les âmes, même avant le supplice. C'étaient des tenailles des grils, des chaudières, des glaives, des crocs, des chaînes, des lanières, des fouets, des ceps, des machines à tension; c'étaient encore des pointes aiguës, des ongles de fer, des grattoirs, des barres, des roues, des chevalets et autres détestables inventions des impies imaginées pour épouvanter les regards ! On avait pris aussi des troupeaux de sangliers et de panthères pour dévorer les corps. Tout servait aux supplices, et les entrailles creusées de la terre;

et l'épaisseur des ténèbres, et la rigueur du froid, et la profondeur des mers, et de plus le feu nourri de poix, de naphte, d'étoupes, de bols sec et s'élevant en immenses flammes. Et c'est ainsi que les créatures faites par Dieu étaient audacieusement forcées par la volonté humaine de servir au tourment des fidèles; c'est ainsi que les éléments, naguère honorés d'un culte religieux par les païens, étaient aujourd'hui servilement employé à torturer des corps humains. Enfin un héraut exhortait à grands cris peuple à sacrifier aux démons, à renier le Christ et à ne point différer le sacrifice.

Les eaux fangeuses de l'idolâtrie inondaient donc alors l'univers : elles emportaient comme un torrent les âmes qui n'avaient ni racines ni fruits; elles entraînaient en même temps les corps comme des arbres tombés, et les ensevelissaient dans un même abîme de perte. On pouvait voir de tous côtés, sur les places publiques et dans les temples, des victimes animales et une fumée odorante s'élevant aux pieds des idoles. Et pourtant on présageait déjà la ruine et la dissolution prochaine des divinités du paganisme. Mais les ténèbres de l'ignorance et de l'impiété enveloppaient encore toutes choses; je ne sais quel nuage d'erreur couvrait les yeux des païens, qui repoussaient la lumière de la vraie doctrine plutôt par mauvais vouloir que par impuissance. Les uns, sans qu'on les interpellât, obéissaient spontanément aux ordres du pouvoir et donnaient ainsi volontairement la mort à leurs âmes. Les autres, au milieu des fluctuations et des hésitations de leur esprit, allaient sacrifier, tristes et rêveurs. Ceux-ci, excités par des faveurs et séduits par l'amour des richesses ou par des ambitions de gloire perdaient déplorablement leurs âmes. Ceux-là, victimes de quelques violences, mais ne sachant pas résister un seul instant aux menaces des tyrans, trahissaient eux-mêmes leur propre salut. Mais est-il besoin de rappeler la nuit profonde de ces temps, et ce théâtre varié de toute confusion, et cet incroyable mélange de malheureux hommes qui s'ignoraient presque eux-mêmes, et qui, séparés en sectes diverses, n'avaient aucune espérance fondée où ils pussent se rattacher ? Un grand nombre aussi, par dépravation, haïssaient la vérité, s'élevaient contre elle en insensés et faisaient le mal pour le mal même. Et quelques-uns enfin, emportés dans tous les sens par l'incertitude de leurs pensées, flottaient incessamment au milieu de la faiblesse et de l'inconstance de leurs résolutions.

Ce n'est point ainsi que se conduisaient les vrais amis de la vertu, ceux qui avaient gardé au dedans d'eux-mêmes, inviolable et immaculée, l'image du Seigneur, les invincibles martyrs qui dès longtemps avaient consacré leurs âmes à Dieu, qui lui avaient ensuite offert leurs corps en sacrifice, et en qui la pureté n'éclatait pas moins que le courage. Ils ne se laissaient point vaincre ainsi par les erreurs de leurs ennemis; ils ne se faisaient point ainsi les dociles esclaves du temps et de la puissance; ils ne ressemblaient point à tant d'autres hommes en quelque sorte moitié corrompus et moitié insensés, et ne s'écartaient pas de leur devoir en altérant leur intelligence. Mais tant qu'on ne les exhortait pas à l'apostasie et qu'on ne les contraignait pas aux sacrifices, ils gardaient le silence; comme les athlètes, ils animaient leur courage, ils se préparaient à la lutte, passant le jour et la nuit dans le jeûne et dans la prière, se fortifiant dans l'exercice de toutes les vertus, s'appliquant surtout à vaincre les concupiscences de la chair, à réduire leur corps en servitude, et par leurs belles victoires intérieures se rendant plus faciles les combats extérieurs. Aussi, dès que le temps les appelait à combattre, ils s'avançaient aussitôt, faibles de corps, il est vrai, mais armés de leur foi et de la fermeté de leur résolution; ils volaient rapidement dans le stade, joyeux et sereins, ils se mettaient en bataille en face de leurs adversaires et montraient sur leur visage même, à l'œil qui les regardait, toute l'intrépidité de leur cœur et de leur esprit prête à braver sans effroi les plus cruelles souffrances. Du haut de leurs tribunes, les tyrans jetaient sur eux un œil menaçant et irrité, et assaillaient les athlètes à peu près par les questions suivantes (Nous indiquons ici, sous une forme générale et abrégée, les interrogatoires communs ou particuliers qu'on avait coutume d'adresser aux patients) :

«Qui êtes-vous, disaient-ils, et de quel pays venez-vous, vous qui, au lieu de respecter l'autorité et les tribunaux des rois, pleins d'audace, au contraire, et de fierté, vous tenez hardiment debout devant le tribunal des magistrats ?»

On les obligeait ensuite à dire leur condition, leur genre de vie, leur religion, et ce qu'ils pensaient du culte des idoles. Mais eux, le cœur calme et d'une voix placide, répondaient et se justifiaient à peu près en ces termes :

«Notre nature, ô juges, ne diffère pas de la vôtre; mais cependant nous ne sommes pas nés de la volonté de la chair ni de la volonté de l'homme. (cf. Jn 1,13) Nous tenons pour notre auteur et notre père, Dieu, qui a daigné aussi nous accorder d'être chrétiens et d'en porter le nom *chrétiens*, telle est notre appellation commune. Quant à notre patrie et à notre nourrice, c'est la glorieuse cité de Dieu, Sion, mère de toutes les intelligences, Sion fondée par le Seigneur très-haut. Notre nation, nos coreligionnaires, nos citoyens, ce sont les esprits supérieurs qui entourent Dieu : Ils sont de la même essence que nous, en ce qu'ils ont été comme nous créés et tiré du

néant par Dieu; ils sont pareils à nous par un zèle égal pour la religion et une égale observance de la justice, mais cependant, par l'élévation de leur dignité, par la pureté et la simplicité de leur nature, et aussi parce qu'avant tout ils ont été éclairés de la lumière divine, une plus grande gloire éclate en eux. En ce qui touche notre condition et l'emploi de notre vie, nous nous exerçons à la prudence, à la fermeté, à la justice et à la tempérance : à l'aide de ces vertus capitales, nous faisons ce qui est bien, et nous nous dévouons à la véritable vie.

Notre culte consiste dans une religion droite, c'est-à-dire à ne jamais élever la créature contre son Créateur; à n'emprisonner jamais la vérité dans l'injustice et ne point changer l'image de Dieu incorruptible dans les vaines ressemblances de l'homme mortel, des oiseaux, des quadrupèdes et des reptiles. Fixes dans les limites de l'immuable science, nous connaissons la différence de la créature et du Créateur. Nous confessons le Créateur en trois personnes : le Père, qui, sans principe, est Générateur; le Fils, engendré, mais également sans principe, et ensuite fait homme pour nous dans le temps; et enfin le saint Esprit, qui nous vivifie et nous sanctifie tous; et ces trois personnes néanmoins conjointes dans une unité absolue de substance, de divinité, de vertu et de puissance. Toutes les autres choses, visibles ou invisibles, que nous pouvons concevoir ou croire, nous les tenons pour sujettes et dépendantes.

Maintenant, peu de mots suffisent pour exprimer ce que nous pensons du culte des idoles : elles sont, à nos yeux, comme les poisons dangereux et mortels, comme les serpents les plus malfaisants, avec cette différence, que les poisons et les venimeux reptiles ont des morsures légères, qui ne peuvent atteindre que le corps et une matière périssable, au lieu que les Idoles s'attaquent à la fois au corps et à l'âme, et les déchirent avec bien plus de cruauté et de violence.»

En entendant ces paroles, les tyrans, furieux et retenant néanmoins leur colère prèle à déborder, afin de ne pas avoir l'air de se courroucer si vite : «Pourquoi, disaient-ils, laissez-vous de côté tous les soins humains, et négligez-vous ainsi votre situation dans cette vie, où vous pourriez vous assurer une condition brillante, pour vous entretenir des choses célestes, et faire retentir à nos oreilles, comme des magiciens, des paroles aussi vaines qu'inouïes ? Tout à l'heure nous en viendrons à votre culte et au nôtre, que vous attaquez outrageusement, et avec tant d'audace et d'amertume; car ne croyez pas que nous souffrions impunément l'immense et presque monstrueuse inanité de vos paroles.»

«Et peut-il y avoir, répondaient les martyrs, une marque meilleure et plus éclatante que ce que nous venons de dire, pour démontrer aux ignorants par quels caractères particuliers nous différons des autres hommes ? Car, en ce qui touche cette matière de boue épaisse et composée, nous ne différons en rien de vous-même; notre visage, nos habitudes corporelles, prouvent, de tous points, que nous sommes de la même espèce que la vôtre; nos proportions physiques, notre taille, nos noms, nos qualités matérielles, tout est pareil entre vous et nous. Notre vie enfin est, comme la vôtre, sujette à naître et à mourir. Mais en ce qui regarde l'âme, il y a entre vous et nous une distance énorme; et nous ne vous ressemblons ni par les rapports de notre vie et de nos mœurs, ni par les principes de nos sentiments, de nos travaux et de nos volontés. Certes, si nous voulions nous révéler à vous par des signes terrestres, nous voilerions, sous des attributs communs à l'humanité tout entière, notre nature personnelle. Et comme nous avons voulu aujourd'hui vous donner de nous et de notre vie une idée loyale et franche, et mettre au grand jour ce qu'il y a d'intérieur et de caché dans notre manière d'être, afin que vous ayez de nous une connaissance claire et complète, nous ne pouvions faire autrement que de représenter à vos yeux, avec les couleurs naturelles de la vérité, ce que nous faisons et ce que nous entreprenons dans la vie, et quels nous sommes. Et vous-mêmes, vous ne pourrez nier que l'âme ne soit enchaînée à un corps inférieur à elle, qu'elle le domine et le gouverne, et que tant qu'elle garde sa dignité, elle commande à son gré à la matière. sa sujette, par la supériorité de sa nature. Si l'homme donc est moins fier de la beauté de la partie principale de son être, qu'il n'est misérablement charmé, comme d'une grande chose, de l'obscur voile de chair qui le couvre, il semble qu'il donne une préférence insensée à ce qu'il y a de plus infime, et qu'il place les choses terrestres avant les plus nobles attributs. C'est pourquoi nous voulons que vous croyiez bien que nous n'avons mis ni témérité, ni absurdité, ni malice, ni ruse, mais les plus opportunes convenances, à graver dans vos esprits, comme avec un burin, la raison de notre vie. Il vous reste, comme vous nous en avez menacé, à nous questionner sur notre religion; nous sommes prêts à répondre à tous les interrogatoires et à rendre compte de notre espérance.»

A cela les juges répondaient : «Vous attachez du prix, à juste titre, aux choses dont nous tenons aussi grand compte. Mais pourquoi essayez-vous d'introduire parmi nous cette espèce de religion récemment inventée et cette nouveauté de dogmes ? car vous nous forcez d'entendre d'étranges choses, et vous rejetez, en ce qui concerne les dieux, le sentiment de vos pères dès

longtemps consacré par les siècles, les mœurs et les lois. Ce sont les dieux qui lient entre elles toutes les parties discordantes et opposées de l'univers, et qui, par une loi d'union et d'ordre, maintiennent l'accord et l'harmonie du monde, ainsi que la conservation et la sécurité de notre vie. Or, quelle raison vous a poussés à réduire le nombre des dieux, et à vous attacher seulement à trois dieux, et inconnus encore, que votre imagination vient de fabriquer ? Que s'il vous est permis de nommer la Trinité, en vous appuyant de l'autorité de ce vers d'Homère : *tout est soumis à une division tripartite*, ce n'est pas une raison de couper, pour ainsi dire, l'univers homérique, de garder une part, et de rejeter l'autre. Bien que le poète attribue le gouvernement du monde à quelques principaux moteurs, c'est-à-dire à certaines causes premières, il n'exclut nullement pour cela le reste des dieux du gouvernement des choses. Bien plus, dans tout son poème, il nous montre les dieux délibérant ensemble sur les résolutions à prendre, assistant aux mêmes festins, gouvernant ensemble, combattant et se secourant dans la guerre, faisant, en un mot, tout ce qu'il faut pour que nous croyions à leur grandeur, et veillant sur toutes les choses créées par leur providence et leur soins. Nous devons par conséquent les entourer de nos hommages et de nos prières, et nous les rendre propices par des offrandes. Reconnaissez donc votre erreur, affranchissez-vous-en comme d'une maladie contagieuse; que vos esprits se purifient par la lumière du vrai et de l'honnête, et croyez à nos conseils. Nous vous épargnons encore, parce que nous avons pitié de votre folie. Nous nous entretenons avec vous avec douceur, en déposant toute la fierté du rang et du commandement; et nous cherchons, comme un précepteur avec des enfants, à vouloir votre propre bien.»

«Et comment peut-il se faire, répondaient les martyrs, que nous vous tenions pour des pères et des magistrats bienveillant, si d'abord vous ne nous donnez pour nourriture des doctrines et des enseignements vraiment dignes de ce titre ? Vous avez de vous une idée si magnifique et si glorieuse, que, à vous croire, c'est à nous de recevoir vos réprimandes, comme celles d'un maître, sur le plus grave de tous les sujets; et vous pensez agir envers nous avec bienveillance et humanité, par cela seul que vous nous adressez la parole sans colère et avec douceur. Mail, puisque vous avez conservé intacte jusqu'à la modération que vous nous avez promise, et puisque aucun trouble n'émeut votre esprit, allons, discutons ensemble sur la manière la plus sérieuse et la plus importante du monde; pesons, pour ainsi dire, nos paroles dans une balance; que le côté où la balance penchera indique aussi le parti de la victoire, et nous sommes prêts nous-mêmes à nous soumettre au vainqueur. Et d'abord, si vous le voulez, traitons de l'antiquité de la religion.

Dans notre doctrine et selon la révélation traditionnelle, le premier homme, *divinement instruit de l'Être*, a été dans le principe un théologien parfait et plein de sagesse, et cependant, tombé des hauteurs de sa science par les pièges et l'envie du démon et abaissé vers les pensées de la terre, Il a senti s'éteindre en lui l'extrême pénétration et la subtile pureté de son esprit, et comme un nuage épais l'envelopper et lui dérober le souvenir du bien. C'est ainsi qu'il a perdu l'éclat de la lumière et a été chassé de la splendide demeure du paradis. Dès ce moment, les yeux de sa postérité elle-même n'ont plus fait qu'entrevoir, et comme en passant, quelque lumière obscurcie et indistincte du rayon théologique. Au reste, Abraham, notre père, qui excellait dans l'amour de la sagesse, a connu et compris, autant qu'il lui a été permis, les choses les plus sublimes par la profondeur de ses recherches et plus encore par sa foi; et il a été clairement et manifestement initié aux mystères mêmes de la Trinité et de notre culte saint. Son intelligence enfin, qui aspirait à de plus grandes choses et dont l'ardeur laborieuse scrutait les divines profondeurs, a mérité que le mystère de l'une des personnes de la Trinité, c'est-à-dire du Verbe de Dieu, s'incarnant dans les siècles suivant, lui fût montré d'avance et symboliquement prédit.

Après Abraham, Moïse, il qui il fut donné de voir Dieu et d'en recevoir la loi écrite, répandit parmi le peuple une connaissance plus explicite de l'Être, et dans la suite cette lumière grandit et s'étendit peu il peu, jusqu'au jour où le Fils du Père, venant habiter en nous et dans notre chair, consumma le salut de la terre. C'est il lui que nous devons la perfection d'une foi exacte et de pouvoir contempler la gloire de Dieu face à face, et non plus à travers des ombres et des images. Ainsi nous a été prophétisée d'avance la doctrine de vérité qui surpasse par son antiquité toutes vos opinions mythologiques. Car Abraham florissait vers le temps de Ninus, et Moïse parut alors que régnait, dans la Sicyonie, Orthopolide, qui vivait avant le double Cécrops. Votre Jupiter, ce père des hommes et des dieux, a été fait dieu par Cécrops lui-même; et depuis, successivement, fut engendré le reste de votre troupeau de dieux, et naquirent les calamités d'Illion et l'aveuglement de votre poésie homérique; et la pierre et le bois furent transformés en dieux avec une prodigalité extrême, et revêtirent toutes les formes, suivant le génie et le caprice de l'ouvrier. Que ne donnez-vous donc votre adhésion à la religion réelle, qui s'appuie sur l'autorité des

temps, et renonçant à vos opinions matérielles et animales, que n'embrassez-vous l'évidente vérité ?»

«Mais d'où tirez-vous, dirent les juges, la preuve de ce que vous affirmez ?»

«Nous pouvons démontrer la vérité de notre croyance, répliquèrent les martyrs, en partie par nos livres sacrés, en partie même par un grand nombre de vos propres historiens, de vos écrivains et de vos philosophes. En effet, Eupolème et Artaban, Démétrius et Porphyre, et une foule d'autres auteurs qui nous passons sous silence à cause de leur multitude, rendent témoignage à l'antiquité de Moïse. Créés donc à l'image de Dieu et gratifiée du don de libre arbitre, ne nous ravalons point aux instincts de la brute, et, pareils aux vils pourceaux et par une détestable préférence, n'évitons pas les eaux limpides des pures fontaines pour nous plonger dans la fange et dans les erreurs de la matière. Et n'est-il pas honteux, n'est-ce pas la dernière des absurdités et des folies, qu'une nature douée d'Intelligence et d'âme, ornée du privilège de la raison et toute pleine des distinctions de la vertu, aille fonder l'espérance de sa vie sur le bois et l'airain, et le pétrifier en quelque sorte, par les appétits brutaux de son esprit, avec la matière, notre esclave, que nous foulons sous nos pieds ?»

«Croyez-vous donc,² dirent les juges, que nous attendions notre salut de l'airain et du bois, et que nous ne tournons pas plutôt nos regards vers une certaine force providentielle qui renferme tout et par laquelle tout bien nous arrive ?»

«Pourquoi dès lors, répliquèrent les martyrs, vos modeleurs et vos statuaires multiplient-ils sous des formes si diverses une foule de figures et les placent-ils dans les temples ? Pourquoi leur offrez-vous un culte et des sacrifices et leur demandez-vous la solution de vos doutes ? Pourquoi vos tyrans nous persécutent-ils ? La divinité que vous reconnaissez n'est-elle pas exprimée par des images ? pourquoi donc nous adressez-vous de si cruels reproches, vous qui n'agissez pas à cet égard autrement que nous-mêmes ? Mais puisque vous portez contre nous au sujet du culte des images, une accusation bien facile à réfuter, laissez-nous vous ôter sur ce point toute erreur et toute équivoque.

Pour nous, nous n'entendons aucunement représenter, sous de certaines formes et sous une nature précise, la divinité, qui est simple et incompréhensible; et nous ne pensons pas qu'on puisse honorer, par des images de cire ou de bois, la substance hyper-substantielle et sans commencement.

Mais au premier homme, vaincu dans sa chute par l'audace et la puissance de l'esprit de révolte, il fallait un secours qui le relevât; car sa nature défaillante ne pouvait point se réparer et se renouveler par elle-même; et son ennemi pesant toujours sur lui, il ne devait être délivré de cette tyrannie que par une seconde lutte. C'est alors que le Créateur lui-même (une personne de la Trinité, le Dieu Verbe), de même qu'Il n'avait eu autrefois besoin d'aucun secours pour créer le type humain primitif, de même aussi, maintenant qu'Il s'agissait de restituer une image corrompue, ne confia cette restauration à personne qu'à lui seul; mais n'ayant recours qu'à l'action de son œuvre et de la puissance, Il accepta le combat pour nous sous la forme humaine. Il était en quelque sorte digne de Dieu d'engager, pour ainsi dire, la lutte avec l'ennemi à armes égales et loyales. En effet, tout combattant a coutume de vaincre son adversaire par l'un de ces trois moyens, à savoir : par la ruse, par la loi ou par la tyrannie. Or, notre défenseur divin rejeta le premier et le dernier de ces moyens comme impuissants et indignes de lui, et comme sans utilité et sans fruit pour ceux-là mêmes pour qui la lutte avait lieu : car la ruse engendre une fausse victoire en triomphant de l'adversaire d'une manière déloyale; et la tyrannie est victorieuse par une violence déraisonnable, puisqu'elle engage un combat sans équité. Notre Sauveur préféra l'autre moyen et choisit une lutte loyale et droite. Il emprunta à notre nature déchue sa chair douée d'une âme raisonnable et intelligente, et demeurant ce qu'il était et ne perdant rien de ses attributs personnels. Il reçut en lui, à l'exception du péché, tout ce qui constitue la nature de l'homme. Il ne se montra pas sous une simple et fantastique apparence de notre chair. Voilà pourquoi nous le représentons par des images, selon la forme sous laquelle Il nous apparut et sous laquelle Il a communiqué et vécu avec les hommes, afin de réveiller par ce type divin la mémoire du salut qu'Il nous a apporté, et non pas comme vous faites, pour créer à notre gré de capricieuses figures et pour frapper les yeux par la diversité des formes.»

«Bien que les formes de nos dieux, répondirent les juges, aient coutume de varier dans les images particulières, cependant une doctrine plus divine nous a été transmise, qui élève nos esprits à une théorie plus vraie et sublime, et jusqu'à un archétype, et ne permet pas que nous tombions et nous nous perdions dans la divisibilité d'une vile matière, ni que nous nous

² Le passage compris entre les deux étoiles est cité tout entier dans le 2e concile oecuménique de Nicée.

attachions exclusivement à la variété des couleurs. Mais ce serait violer le droit et la piété que de révéler cette doctrine à des profanes et à des étrangers tels que vous. Que si vous osez être initiés à nos mystères sacrés et vous faire nos coreligionnaires, nous vous révélerons tous nos secrets, et nous n'aurons rien de caché pour vous. Quant aux images de nos dieux, que nous représentons tantôt sous la figure d'un vieillard, tantôt sous celle d'un jeune homme, votre sentiment à cet égard est pareil au nôtre, puisque vous donnez à vos dieux les noms de Père et de Fils. N'est-il pas évident que l'idée et la notion de Père doivent être antérieures à celles de Fils ?»

«Que vous aussi, dirent les martyrs, et par imagination ou par allégorie, vous représentiez symboliquement les dieux sous la forme humaine, nous le comprenons : mais pourquoi vous faites-vous un dieu à tête de chien; un dieu avec des cornes ou avec des pieds d'animal; un dieu moitié homme, moitié bête; un dieu hermaphrodite enfin, tandis que les idées de choses divines, alors même qu'on veut leur donner une forme sensible, doivent conserver une entière dignité, si nous ne voulons absolument compromettre les espérances de notre salut. Et n'est-il pas impie et tout à fait indigne d'hommes raisonnables de désigner Dieu sous de honteux symboles, d'imposer l'aspect d'un chien à l'essence excellente et première, et d'aboyer ainsi, s'il est permis de le dire, contre la Providence ? Pour nous, dire que Dieu est plus vieux ou plus jeune, c'est dire une chose détestable : car ce langage ne convient qu'aux créatures temporelles. Mais, dans l'essence éternelle et qui n'a pas commencé, il n'est rien qui se puisse mesurer par les proportions humaines; et encore bien que, à cause de l'infirmité de notre nature, nous donnions quelquefois à Dieu, et non sans convenance, des noms humains, Dieu n'en est pu moins au-delà de tous les temps, au-dessus de tout commencement, et de toutes les propriétés que l'on peut concevoir dans les choses créées. Si donc nous voulons faire un noble et sincère usage de notre raison, nous ne concevrons pas le Père sans le Fils, ni le Fils sans le Père de même que nous ne concevons pas le feu sans son éclat, ni le soleil sans ses rayons, pour exprimer des choses incompréhensibles, autant qu'il est possible, sous une brève image, infiniment encore éloignée de la vérité.

Lors donc que nous disons que le Père n'a pas commencé, nous confessons en même temps la coéternité du Fils engendré, et celle du saint Esprit qui procède du Père. Dans notre pensée, nous contemplons Dieu indivisiblement uni au Verbe et à l'Esprit. Nous affirmons que ces puissances ne sont point passagères en Dieu, et nous croyons qu'elles sont inhérentes absolument à sa substance, et n'en peuvent être séparées, comme il arrive à la nature humaine. Nous les adorons donc distinctement, quant à la dénomination des personnes, mais comme indivisiblement unies dans une seule essence et une seule divinité. En effet, dans une substance simple et non composée, et qui n'admet aucun changement, aucun esprit sain ne dira que le Fils, ou celui qui procède, se transforme en la cause première. Ce qui est simple n'admet jamais en soi, sous quelque mode que ce puisse être, rien d'hétérogène, autrement on verrait dans cette substance simple une composition de parties, et elle perdrait ainsi son caractère de simplicité. Comment donc ce qui se change et le transforme en une autre chose pourrait-il être proprement divin ? Comment ce qui a besoin d'une autre substance pour compléter son tout pourrait-il encore compléter d'autres êtres ? Et prenez garde, enfin, de creuser le mode de génération et de procession, et de le concevoir sous une forme base et matérielle. Car si Dieu est sans limites, invisible, incompréhensible à l'esprit, infini et hors de toute forme, comment pourrait-il se faire que nous puissions le pénétrer et le discerner dans quelqu'un de ses propriétés ? Et telle est, avant tout, à l'égard du Père, du Fils et du saint Esprit, la règle et la doctrine théologique, que peu de mots suffisent à prouver.»

«Et chez nous aussi, s'écrièrent les juges, on comprend et on croit qu'il existe une seule divinité avec des personnes distincte.»

« Oui, en parole, répliquèrent les martyrs : nous ne nions pas que telle soit votre opinion; mais vous n'allez pas plus avant; et en réalité, vous vous éloignez bien du sens de vos paroles mêmes. Et comment reconnaître le caractère de l'unité dans ce qui se repousse et se combat réciproquement, dans ce qui ne montre que disparates et contradictions, où une part domine en tyran, et l'autre part obéit en esclave ? Et nous ne comprenons pas avec quelle adresse vous vous y prendriez pour ne voir qu'un seul et même dieu dans les guerres de Titans, dans les combats des dieux sous les mors d'Illion, dans Saturne qui dévore ses enfants, dans les enfants de Saturne qui chassent et font prisonnier leur père, dans leur puissance qui se sépare en dynasties, et dans leurs royaumes qui se divisent. Reconnaissez donc que vous êtes égarés dans les contradictions de l'erreur, et que l'expression de votre sentiment tombe et s'évanouit devant la force de la vérité.»

A ces mots, les tyranniques magistrats ne purent supporter les arguments des invincibles martyrs; et, se dépouillant de leur hypocrisie, et laissant voir à nu et sans voile la colère de leur esprit, et se trahissant par l'attitude de leur corps et les mouvements de leur visage, ils crièrent aux martyrs, comme des insensés, et d'une voix bien plus élevée que de coutume : «C'est à nous sans doute encore plus qu'à vous-mêmes, que nous imputons l'absurde discours que nous venons d'entendre et les blasphèmes proférée contre les dieux : à nous, dont la bonté a nourri votre folie; à nous, qui avons laissés attenter au droit et à l'autorité, en vous permettant de tout oser, à vous, les irréconciliables ennemis des dieux et des hommes. Car il y a dans vous une insolence et une extravagance unies à une intempérance de langue qui, dans son impudence extrême et en quelque sorte innée, ne peut prononcer que des choses impies. Et d'ailleurs, votre esprit sans frein a pour ses compagnes ordinaires l'irréflexion et l'audace qui débordent en mouvements subits et désordonnés; et i serait plus facile d'empêcher le feu de brûler qu'une bouche téméraire de souffler de séditieuses nouveautés. Mais voyez la sentence qui vous menace et le péril suspendu sur vos têtes; voyez déjà levée et étendue sur vous notre main vengeresse qui, par un sentiment naturel de clémence et de miséricorde, s'arrête et diffère encore de frapper. Renoncez donc à tous ces vains ambages de discours, à tous ces tortueux labyrinthes de paroles; marchez désormais dans la vole royale et toute frayée du pouvoir, c'est-à-dire sacrifier aux dieux invincibles, à qui l'universalité du genre humain doit, selon le commun usage, des honneurs et des actions de grâces, en échange de la bienveillante providence qu'ils exercent sur lui; et soumettez-vous enfin aux ordres des augustes empereurs. Car vous savez qu'une peine immortelle est réservée à vos refus.»

Ces paroles n'effrayèrent nullement les martyrs; mais, au contraire, comme il arrive toujours dans les luttes, elles ne firent qu'éclater davantage l'élévation et la noblesse de leurs âmes. Pour calmer un peu les bouillonnements de la colère des impies, et pour adoucir l'amertume de leur esprit, les chrétiens répondirent, d'une manière modeste, dans une attitude ferme, et d'une voix tempérée : «Ô juges, nos paroles, que vous taxez d'intempérantes, nous les avons soigneusement préméditées, et elles nous ont été inspirées, comme très fructueuses, par l'amour de votre propre salut. De plus, il a bien fallu que nos discours répondirent à vos interrogations : car ce n'a pas été sur de minimas sujets qu'à roulé notre entretien, et qu'une controverse s'est élevée entre nous. Maintenant que vos emportements étouffent toute convenance, que l'orgueil enflamme vos esprits, et que vous vous irritez sans justice, daignez encore nous accorder un seul moment de trêve et répondre à nos questions. A quels dieux et par quelle raison nous ordonnez-vous de sacrifier ?»

Les Juges répondirent aussitôt : «A Jupiter, sans aucun doute, et à ses enfants, et à Neptune, à Junon, à la mère des dieux, afin de les apaiser en leur offrant de l'encens, des sacrifices d'animaux domestiques, et tout le reste des honneurs accoutumés.»

«Ô chose ridicule ! répliquèrent les martyr., et que la subtilité de vos esprits est admirable ! Vous, qui d'ordinaire, dans vos nations diverses, êtes en désaccord jusque sur la nature des victimes à immoler, et qui êtes ainsi en perpétuelle discordance; vous, enfin, qui ne vous entendez pas même sur la nature de vos dieux; c'est vous qui cependant nous contraignez à partager vos sentiments à cet égard; comme s'il ne vous suffisait pas de vous abuser dans les choses religieuse, sans entraîner encore les autres dans votre erreur ! Ne serait-il pal absurde et inconvenant de voir des hommes, dévorés dans leur maison même de maladies contagieuses, offrir à leurs voisins un remède dont ils n'useraient point pour leur propre compte ? Et siérait-il bien à un état en proie à tous les périls d'une sédition de s'interposer auprès d'un autre état par des conseils de paix démentis par son propre exemple ? Car si nous nous rangions à l'opinion de quelques-uns d'entre vous, d'autres, qui favoriseraient une secte contraire, ne manqueraient pas de s'écrier qu'ils sont les dépositaires des doctrines les meilleures et les plus utiles, et de chercher à se concilier ceux qui les entendent par de persuasives paroles; d'autres bientôt feraient la même chose et les mêmes efforts que ceux-ci; et après ceux-ci, d'autres encore; et ainsi sans cesse, par les inventeurs de doctrines opposées, la divinité serait, pour ainsi dire, déchirée en lambeaux et divisée en sectes absurdes, jusqu'à ce que notre esprit fatigué se laissât aller à l'athéisme, par dégoût de tant de mensonges et de tant d'erreurs. Quoi ! vos dieux ne sont-ils pas tels que vous les dites chez quelques nations. Mais aussi chez d'autres peuples, ne sont-ils pas des singes, des boucs, des ibis, des crocodiles et des chats, et jusqu'aux eaux du Nil lui-même, et jusqu'au bœuf Apis de Memphis, dieu mugissant et nourri d'herbes, entouré de prières avant sa mort, après sa mort pleuré par des larmes et des gémissements, tout à la fois sacré et sujet à pourrir, et soumis, selon le temps, à cette double condition ? Et dans d'autres pays, l'eau, le feu, les chevaux, des dragons familiers passent pour les dieux qui président à l'humanité; et dans d'autres pays encore, un glaive, ou bien un arbre sauvage et touffu; et chez quelques-uns,

enfin, une mouche, le plus vil et le plus faible des insectes, usurpent la place de la divinité. Il en est de même pour la divinité du sacrifices. Les uns immolent des victimes humaines; les autres, des animaux; ceux-ci accomplissent leurs sacrifices par des offrandes de fruits sortis du sein de la terre; ceux-là se contentent de purifier leurs mains par des ablutions; d'autres, enfin, faisant des incisions à leur corps avec leur glaive, croient rendre un culte à Dieu avec leur sang qui coule. Mais qu'est-il besoin de citer tant de cultes discordants et contradictoires, et les espèces et les différences innombrables des religions et des sacrifices qui se partagent l'univers ?

Et, pour ne pas parler des autres dieux et pour rappeler seulement ceux qui sont en plus grande vénération auprès de la plupart d'entre vous, pouvons nous sacrifier à des dieux adultères, à des dieux qui se complaisent aux unions les plus abominables et les plus contraires à la nature, à des dieux efféminée et moitié hommes, et qui sont soumis à toutes les misères de l'humanité ? Comment tout cela serait-il raisonnable aux yeux des hommes dont l'intelligence est entière ? Certes, si, par quelque motif que ce soit, nous vous obéissons à vous, qui nous commandez un tel culte, aussitôt le dresserai contre nous les lois elles-mêmes, et elles nous crieraient que l'on ne doit que des supplices à ceux qui ont été convaincus des crimes les plus honteux. Pour nous, nous voulons imiter Dieu, qui est la cause première de tout ce qui est bien; et d'ailleurs, c'est un précepte de philosophie, selon votre Platon, que l'homme, autant qu'il est en lui, doit aspirer à ressembler à Dieu. Or, il nous est impossible de faire choix d'un bon avis; car nous sommes réduits à cette équivoque alternative : si nous obéissons aux lois, nous ne sacrifierons pas à des dieux que nous ne pouvons, d'après elles, tenir pour dieux. Si, au contraire, nous obéissons aux dieux, nous serons obligés de faire procès aux lois elles-mêmes. De quelque côté donc que nous nous tournions, assiégés et presque abîmés par les flots agités, inconstants, de vos paroles, et, pour ainsi dire, broyés par les écueils cachés de l'idolâtrie, comme par des rochers que couvre la mer, nous nous hâterons de jeter l'ancre dans un port doux et tranquille; nous nous placerons sous le patronage et la garde du vrai Dieu. Et c'est ce que nous avons fait en réalité : par sa grâce, nous sommes arrivés à la foi dans laquelle nous persévérons, et nous mettons notre joie dans l'espérance et la gloire de Dieu, dont la protection nous aidera à porter notre fardeau dans un refuge salutaire. C'est à ce Dieu que nous offrirons, en oblations et holocaustes, un sacrifice de justice. Et s'il est besoin de victimes pour compléter le sacrifice, nous lui offrirons nos corps, vivante et agréable victime; et nous placerons avec fermeté l'espoir de notre vie dans un culte d'intelligence, bien plutôt que dans le sang des animaux dépourvus de raison. Au lieu de parfums, au lieu de la poussière des parfumeurs et des senteurs de compositions aromatiques, nous apporterons à Dieu la bonne odeur de notre foi et les parfums de notre âme, dont les douces exhalaisons montent, sans que nul les puisse arrêter, vers l'autel de l'Esprit, et délivre l'homme de toute émanation corrompue et de toute vapeur épaisse. Ce sera la fin de nos discours et comme la couronne de toute cette controverse.

Voilà pourquoi vous avez devant vous des hommes qui ne se soumettent point à vos ordres et qui ne s'épouvantent point de vos menaces: car nous vous résistons à la fois par notre parole et par la vigueur de notre âme, armée que nous sommes en même temps de foi et d'espérance. C'est par notre parole que nous repoussons vos arguments et votre contrainte; c'est par la fermeté de notre âme que nous nous affranchissons de la crainte. Quels que nous soyons donc, vous nous connaissez à merveille. Chaînes, tourments, fouets, pointes de glaives, pouvoir tyrannique, et jusqu'à la mort si formidable d'ordinaire pour la foule des hommes, nous ne tenons pas plus de compte de cela que des bulles d'eau qui s'enflent et s'évanouissent aussitôt; ou que de ces charlatans qui se présentent sur la scène, le corps couvert de feintes blessures, et qui, par une fraude artificieuse, savent déguiser la vérité et feindre en riant la douleur. Ne nous présentez donc pas les craintes et les menaces comme quelque chose de sérieux : car aucune cruauté ne nous effraie, et si un pareil traitement nous arrive, ce ne sera point une raison de renoncer à notre pieuse croyance, qui nous donne elle-même des forces pour endurer ces terribles épreuves.»

A ce discours, l'amas de sophismes élevé par le détestable concert des païens avec les vils matériaux d'une religion corrompue, fut ruiné dans sa base, comme une tour ennemie qui succombe sous les traits lancés habilement par une machine de guerre. Toute la vanité de leurs paroles vint échouer contre le roc immobile et poli de la vérité; et la langue du blasphème fut confondue par la voix pure et divinement inspirée des martyrs. Désormais il n'y avait plus pour les païens, réduits au silence, aucune lutte verbale possible; et voyant leur doctrine profane, qu'ils avalent entassée à grand peine, mise en péril si facilement et si honteusement par leurs adversaires, ils ne purent que recourir à leur art familier, c'est-à-dire à la cruauté : aussi bien la vengeance était la seule arme qui leur restât. Ainsi, couverts de honte, comme il arrive naturellement de ceux qui sont vaincus dans une lutte, le visage marqué des taches livides de la colère, leur âme ressentait tous les mouvements désordonnés de la fureur; ils ne croyaient déjà

plus que l'humanité convint à l'égard des hommes, ou plutôt ils trouvaient tout naturel et tout conséquent d'être cruels envers leurs semblables.

Et d'abord ils ordonnèrent qu'on arrachât aux martyrs leurs vêtements, et qu'on les exposât au milieu du prétoire. Or, les martyrs, par leur attitude calme, témoignaient de la parfaite sérénité de leur âme. Ensuite ils subirent d'ignominieuses flagellations, et les païens recommandaient à leurs esclaves de les déchirer avec des ongles de fer jusqu'aux os et jusqu'à la moelle. Ces ordres étaient plus rapidement exécutés que donnés, et la promptitude du lecteur prévenait le commandement : car il y avait entre eux une émulation et une lutte de barbarie, et les juges tenaient pour le meilleur celui qui montrait le plus de cruautés. On n'entendait plus que le bruit des coups et comme des murmures confus; les tyrans et les bourreaux criaient et torturaient ensemble, et tout le tribunal retentissait des dissonantes clameurs que poussait en langues diverses la foule qui entourait les suppliciés. Mais les martyrs, de leur côté, ne faisaient entendre que les paroles les plus dignes et les plus douces; au lieu de plaintes et de gémissements, ils n'avaient que des chants pieux et des prières, et avant toute chose, des actions de grâces à Dieu; et bien loin d'adresser aux tyrans des prières et des supplications, ils aimaient mieux s'exhorter et s'animer entre eux par ces paroles :

«Hommes et femmes, jeunes gens et vieillards, qui, par une vocation divine, soutenons un double combat, un combat tout ensemble spirituel et matériel, et qui nous exposons au péril pour le Christ, rejetons avec transport le pesant fardeau de nos corps, afin de remporter une plus facile victoire; et résistons, malgré notre nudité, à toutes les attaques de nos ennemis. Que nos blessures elles-mêmes nous défendent et nous tiennent lieu de cuirasses et de boucliers; plus elles seront nombreuses et vives, plus sûrement elles nous protégeront. Des flots de sang nous serviront de retranchement; nous les opposerons comme un fossé inondé qui arrête l'armée adverse, et l'esprit des païens y sera noyé. Que toute leur impétuosité hostile se brise contre notre patience. N'abandonnons pas Dieu, qui nous guide, qui est au milieu de nous, et qui combat dans nos rangs. Nous sommes comme une forte phalange et comme un mur inexpugnable; ne laissons pas rompre par la peur les boucliers unis qui nous couvrent. Qu'aucun de nous ne soit un traître ni un déserteur. Nous avons les anges pour spectateurs de cette lutte; et c'est le Christ, le premier des martyrs, qui préside à notre combat. Ne nous décourageons pas pour quelque malheur accidentel : car le Christ sait bien, à cause de ce qu'il a souffert lui-même, venir en aide aux victimes de la force. Bien que nous différions par les apparences extérieures, n'ayons tous, pour ainsi dire, qu'une seule âme; et n'ayons-nous pas été baptisés tous dans un seul esprit et comme un seul corps ? Échangeons nos natures respectives, tout en gardant chacun nos attributs spéciaux, et obtenons ainsi une récompense pareille. Que l'homme soit semblable à la femme en ce qui touche la sincère pratique de la religion divine; mais que la femme se comporte en homme par sa fermeté et son intrépidité contre les plus dures épreuves. Que le jeune homme se fortifie de la maturité d'esprit du vieillard; et que le vieillard devienne jeune homme par la vigueur de sa résolution. Que nul parmi nous ne se conduise moins noblement que son frère. Car, tout différents que nous soyons les uns des autres par le vil limon qui coule en nous, c'est-à-dire par la richesse, par la naissance, par les dignités et les honneurs, de même que différent entre eux l'or et l'argent, les peaux et les étoffes grossières et les tissus précieux; cependant nous nous sommes tous unis et confondus dans un même et sacré trésor, et tous nous n'avons formé qu'un seul tabernacle d'élection, qu'une seule arche de salut, puisqu'il nous a été donné, par la grâce divine, de porter un nom qui est au-dessus de tous les noms devant les peuples et devant les rois.

Le bonheur de nos pères dans le paradis fut suivi de gémissements et de tristesse. Par un changement contraire, obtenons la félicité par des souffrances, une existence immuable par une vie destinée à la mort. Que nul ne préfère l'amour de les proches à l'amour de Dieu; et que nos cœurs ne s'abaissent pas vers les misérables individualités de la terre. Remplissons mutuellement, les uns à l'égard des autres, les devoirs de notre propre famille. Que le fils se conduise comme un père envers son propre père, et que le père se comporte en fils vis-à-vis de son enfant : celui-ci par ses sentiments d'affection, celui-ci par le dévouement de son obéissance. N'ayons tous qu'une loi, la soumission, et que chacun de nous soit agréable à son prochain en l'édifiant dans le bien. Que les uns, par leurs paroles, enseignent et montrent la voie; que les autres, par leurs œuvres, donnent l'exemple de la vertu; et tous ensemble, aidons nos frères à mettre des intérêts corporels au-dessous de nos immatérielles contemplations. Au milieu de l'océan amer de cette vie, nous avons été pris dans les filets du Christ; ne soyons pas rejetés, tremblants et défaillants, des filets divins, comme des êtres inutiles et vils; et ne nous précipitons point de nouveau dans le trouble et l'amertume de notre vie première et de nos voluptueuses habitudes. Mourons dans le filet même où, nous sommes tombés, afin d'être placés et gardés,

comme le dit l'Évangile, dans *les vases de Dieu*. Que désormais les tortures des tyrans ne soient plus autre chose à nos yeux que les instruments destinés à guérir nos maladies. Les coups réduisent l'orgueil de l'insubordination, essuient le sang corrompu; le feu consume les germes desséchés du vice, et réduit le corps en poussière, pour le préparer bientôt à une restauration et à une gloire plus céleste. Que le glaive tranche impitoyablement les lascivités de nos désirs, et fuse couler les abondantes eaux de notre orgueil. Les pointes des ongles de fer effaceront sur nous, comme sur une statue d'airain, les taches dont nous sommes couverts par le péché, et donneront à notre figure l'éclat et la pureté de l'or.

Mais pourquoi en dirions-nous davantage ? Evitons des peines futures par des souffrances temporelles. Conquérons de préférence, au prix d'une vie passagère, une vie d'immortalité, qui ne se peut jamais acheter qu'en sacrifiant l'une et en aspirant à l'autre. Pourquoi n'achèterons-nous pas le plus précieux de tous les trésors par le sacrifice de tout ce que nous possédons ? Mais, entre toutes les choses que nous possédons, avons-nous rien qui soit plus précieux et plus beau que notre corps ? Ajoutons-le donc avec tout le reste pour payer l'éternité; et nous ne l'aurons point encore estimée à sa valeur. Frères, nous subissons un double combat, parce que, nous aussi, nous sommes doubles; et nous entrons en lutte avec un adversaire bien inégal; c'est la lutte à la fois de l'esprit et des sens : car nous sommes composés d'esprit et de chair, et nous avons des ennemis dont les uns nous frappent invisiblement d'en haut et dans les ténèbres, et dont les autres, nos frères et nos semblables par leur nature, nous attaquent et nous frappent ouvertement. Tenons-nous donc de tous côtés sur nos gardes; veillons pour ne pas nous endormir mortellement sur quelque point, tandis que la lutte est si compliquée et si pleine de pièges, et que tant de traits et de machines nous enveloppent de toutes parts. Qu'aucun de nos ennemis ne puisse dire : Je l'ai emporté sur eux. Si seulement nous nous ébranlons, nous verrons se réjouir ceux qui nous persécutent. La faiblesse la plus légère, c'est une défaite complète, c'est la perte de la victoire. Puisque la garde du camp nous a été confiée comme à des sentinelles, veillons quelque temps encore; car l'Époux ne tardera point de venir, qui, voyant notre amour et pesant nos épreuves dans la balance de la justice, nous donnera une abondante et généreuse récompense. Aussi bien le monde nous offrira au Rédempteur comme les prémices de la terre. Et ne savons-nous pas que, par notre corps et notre sang purifiés, nous deviendrons le levain nouveau et le sel du genre humain, et que, à l'aide du feu divin, c'est-à-dire de l'Esprit, il se fera un pain purifié de vie parfaite, un pain entièrement dépouillé de tout ferment ancien de vice et de mal ? Honorons donc Dieu par notre corps aussi bien que par notre esprit; car l'un et l'autre nous viennent de Dieu.»

S'encourageant mutuellement par ces exhortations et ces paroles fortifiantes, les nobles et intrépides martyrs, pareils au fer qui s'endurcit quand on le plonge dans l'eau après l'avoir chauffé, s'endurcissaient, immobiles et inébranlables, au milieu des tourments; et la fermeté de leur âme résistait à tous les supplices. Mais quand les tyrans les virent tout dégouttants de sang et les chairs pantelantes, ils leur adressaient ces paroles de dérision : « Comment vous trouvez-vous de cette première épreuve, ô bienheureux ? – Les martyrs répondirent : Comment, de votre côté, vos espérances vous ont-elles réussi ? Quant à nous, après avoir vaincu toutes les choses que vous estimez terribles, nous n'avons qu'une seule crainte, ô juges, c'est que, contre la coutume, vous ne changiez votre sentence. que vous ne deveniez plus doux, et que, par pitié pour nos corps, vous ne laissiez s'endormir votre ardeur à nous torturer. – Nous vous montrerons encore, dirent les tyrans, comment nous sommes changés. – Et alors, ne prenant plus conseil que de leur fureur, et la rage augmentant leur énergie. Ils s'ébranlèrent et se précipitèrent de toutes leurs forces sur les martyrs invincibles; et ils commandèrent aux licteurs d'épuiser sur eux tous les genres de supplices. Tout fut aussitôt prêt, tout ce qui est horrible à voir et impossible à raconter : le feu, les bêtes féroces, le glaive, rien ne manquait de tout ce qui sert aux tourments; les bourreaux étaient ardents et cruels, et l'idolâtrie riait à ce spectacle.

Il fallait voir alors les martyrs supporter les maux les plus lamentables : on déchirait leurs chairs, on broyait leurs os, on coupait leurs nerfs, on mutilait leurs membres, on irritait leurs fibres, on coupait leurs articulations, on déchiquetait leur corps; on leur arrachait la moelle, les yeux, les entrailles; on coupait leurs jambes, et l'on ne faisait de tout leur corps qu'une sorte de masse confuse et liquide; et ils souffraient tout avec le plus grand courage. Quelles paroles pourront jamais, comme dans un tableau, peindre à l'esprit de tous l'horrible variété de cette scène de carnage ? Il fallait voir aussi les bourreaux se jetant comme des furies sur les martyrs, épuisant sur eux toute la puissance énergique de leur méchanceté, les épouvantant par des cruautés ingénieuses, et les torturant par les inventions les plus raffinées et les plus féroces. Ils cherchaient à se surpasser l'un l'autre par l'imagination, les plus terribles; et ne se proposant tous qu'un seul but, la destruction des martyrs, chacun rivalisait à qui porterait les premiers et les plus

terribles coups. Mais enfin ils ne recueillirent de cette affreuse lutte que la honte et l'infamie, en obéissant au lâche et criminel esprit du mal. Car, par un miracle inespéré, le combat fut changé. Les forces des bourreaux les abandonnèrent, leurs corps s'engourdirent, une sorte de paralysie saisit leurs membres; ils furent frappés de tremblements, de vertiges, des défaillances de cœur, et comme épuisés de tant de travail et des efforts de leur imagination à trouver des supplices.

Mais les défenseurs de la foi étaient plutôt fortifiés qu'abattu, par la douleur. Ils puisaient une vigueur nouvelle dans leurs épreuves; et s'endurcissant à tant de péril, et à l'immensité de leurs tourments, ils étaient radieux comme le soleil et plus éclatants que la neige, et, dans leur confiance sublimes, ils criaient à leurs ennemis : «D'où vient que les yeux de votre esprit sont à ce point voilés par l'aveuglement de l'erreur ? Qui a pu détourner ainsi vos âmes de la droiture du devoir ? Ne voyez-vous pas manifestement que, sans recevoir de coups, vous êtes plus sévèrement punis vous-mêmes que les hommes que vous meurtriez de vos flagellations ? Ne voyez-vous pas que pour nous toutes ces tortures sont comme un jeu de palestre ou un exercice de gymnase qui purifient notre âme et l'élèvent à une plus grande beauté ? Où sont vos discours composés avec tant d'artifice ? que deviennent vos poétiques fables et la richesse de vos doctrines ? Tout cela n'est-il pas muet et étouffé devant les paroles simples de la vérité ? Si donc votre éloquence n'a plus ni force, ni sûreté; si les œuvres de votre tyrannie se rompent et se brisent contre le rempart de la foi, si déjà vous prenez la fuite en voilant de honte votre visage, pourquoi vous qui fuyez, ne vous joignez-vous point à nous qui souffrons la persécution ? Et pourquoi, dans une lutte où votre défaite éclate bien plutôt que votre puissance, n'aspirez-vous pas à la véritable gloire ? car dans ce combat c'est pour nous que se lève la victoire. Une humilité illustre vaut mieux qu'une gloire infâme; une modestie magnanime vaut mieux que la domination d'un esprit étroit; et mieux vaut enfin une condition petite et sûre qu'une grandeur qui chancelle. Imites donc notre exemple, effacez de vos âmes les caractères de l'ignorance, et nous graverons dans votre cœur, comme sur des tablettes à avec le burin de l'Esprit, la loi de la doctrine de Dieu. Vous la lirez vous-même et souvent, et vous apprendrez d'elle à bien vivre. Instruisez-vous à ce tribunal comme dans une académie, et réformez-vous à notre exemple. Qui de vous tous aime la vie avec autant de passion que nous courons à la mort pour le Christ ? Pour nous, le feu est comme la neige; nos membres usent le fer, et il tombe sur nos corps comme sur le diamant, et les bourreaux défaillants seraient presque sans vie, si l'aspect de notre courage ne leur rendait un peu de force. Et voilà que nous qui obéissons à la loi de Dieu, nous prions pour vous qui êtes encore dans les ténèbres de l'erreur; nous désirons que vous partagiez avec nous les présents du Christ, parce que le grand sacrifice a été fait pour vous aussi, afin de vous délivrer de la servitude. Tandis que vous demeurez sur la terre, efforcez-vous de racheter les peines qui vous attendent après la vie. Une fois que le lien de notre existence est brisé et que l'enfer nous sépare des élus, il n'est donné à personne de remonter vers eux par un aveu tardif. Vos mauvaises actions sont pour nous comme des fers de l'esclavage qui enchaîneraient vos bras; mais, si vous le voulez, nous, vos captifs, nous briserons vos chaînes. Ne tardez point, nous vous en supplions; ne vous en allez pas; votre salut est facile, il est dans vos propres mains; soyez baptisés et purifiés. Courbez avec douceur votre tête sous le joug léger de l'Évangile, et rejetez loin de vous le pesant fardeau de vos péchés : voilà le souverain bien. Que si par hasard vous pensiez que nos paroles, sous une apparence bienveillante, nous sont dictées en effet par la peur et la lâcheté, eh bien ! aiguiser vos glaives, attisez l'ardeur du feu, amenez des bourreaux nouveaux dont les forces soient nouvelles.»

Lorsque ce discours des martyrs eut cessé et que leurs paroles de salut se furent évanouies et perdues en frappant en vain les oreilles endurcies de l'assemblée, les tyrans se dépouillèrent désormais entièrement des misérables artifices dont leur méchanceté s'était péniblement couverte: Ils jetèrent leur dernier trait aux victimes et donnèrent l'ordre de conduire au supplice les généreux chrétiens, en recommandant de les faire périr par différents genres de mort. Or, les invincibles athlètes de la foi, se précipitant vers le prix de la victoire, et ayant hâte de se dissoudre dans le Christ, arrivèrent au lieu du supplice, obtinrent de leurs gardiens, un court délai; et, le corps prosterné sur la terre, mais l'âme élevée vers les cieux, ils offrirent d'une voix forte et avec larmes ces actions de grâces, ces prières et ces supplications, à celui qui pouvait les sauver de la mort.

«Nous vous rendons grâces, Seigneur Dieu, conservateur et créateur de toutes choses, qui avez ramené toutes choses à l'unité, qui avez renversé dans votre chair le mur de séparation, c'est-à-dire la colère, et qui avez absorbé en vous l'humanité entière pour la réhabiliter comme dans un seul et nouvel homme. Nous vous rendons grâces de nous avoir montré le paradis du témoignage, délectable séjour de nos pères, et de nous en avoir généreusement rendu les délices. Mûris par la féconde pratique des vertus, et sanctifiés par les épreuves, nous avons goûté de l'arbre de vie qui n'a pas été donné à Adam de toucher. Nous avons connu que vous

étiez le Seigneur Christ, et nous nous sommes débarrassés de nos grossières tuniques que les fouets et le glaive ont déchirées; et nous ne traînons plus après nous aucun reste de fange et de corruption, parce que nous avons vaincu le démon, non point par la ruse, mais dans un loyal combat, et que nos vieilles souillures sont purifiées par nos derniers actes. Et le démon s'est embarrassé dans ses pièges, et il est tombé, et nous nous sommes levés et tenus debout, comme l'inexpugnable rempart du genre humain. C'est vous, ô Dieu, qui avez ceint de votre vertu notre petit nombre et notre faiblesse. Ce n'est pas le nombre qui fait votre puissance, ni la force matérielle qui fait notre force : mais vous êtes le Dieu des humbles et le protecteur des faibles. Voilà pourquoi nous avons élevé l'édifice de notre âme sur vous, comme sur le roc immobile, et nous avons bravé les tempêtes de l'idolâtrie, les flots de l'apostasie, et les attaques impétueuses de l'esprit du mal, qui se précipitaient sur nous comme un torrent. Par un pénible accomplissement de vos préceptes, nous avons aussi renouvelé notre chair, comme une terre qu'on débarrasse d'épines et d'herbes parasites; nous avons arrosé avec des ruisseaux de sang les semences que nous y avons laborieusement jetées; au milieu d'un produit matériel, nous avons recueilli de nos blessures une récolte admirable, qui s'élève comme une abondante moisson, qui n'est point brûlée par l'antique pêché comme par les feux de l'été, ni dévorée par l'orgueil comme par les oiseaux du ciel, ni étouffée par les inquiétudes comme par les épines. Et nous ne nous sommes point dévoués au sacrifice, à l'exhortation de nos pères, mais nous nous sommes offerts spontanément à la mort; nous avons présenté notre corps en sacrifice comme un bœuf, et comme une offrande plus grasse et plus parfaite que la graisse des holocaustes. Recevez-nous donc aujourd'hui comme la plus grande des offrandes, bien que nous en soyons infiniment indignes : car, quelle que soit la victime, la douceur de son parfum est bien impuissante, et si grande qu'elle puisse être, elle est bien petite pour la consommation d'un si grand sacrifice. Mais pourtant celui qui craint le Seigneur devient, par cela seul, véritablement grand.

Faites de nous, Seigneur, un saint temple; que nous portions au dedans de nous, en quelque sorte, l'encensoir et le candelabre, la table et les vases de sanctification : l'encensoir, pour que nos prières s'élèvent jusqu'à vous comme l'encens; le candelabre, pour que la lumière de nos œuvres illumine les hommes; qu'enfin nous soyons embrasés sur l'autel comme une offrande et une victime dévouée à ceux qui ont faim. Que notre ange gardien réprime en nous les penchants de l'erreur et de l'envie, qu'il nous délivre du prince des ténèbres, du démon qui mène ce monde et qui combat pour la possession de nos corps; faites que nous échappions sains et saufs aux pièges de la troupe des esprits de malice répandus dans l'air; et qu'éprouvée par le feu céleste, nous et nos œuvres immortelles, nous soyons comme l'or et l'argent pur et les pierres précieuses que le feu ne puisse plus consumer; et qu'ainsi, paraissant irréprochables devant vous, nous obtenions, comme une récompense promise, le royaume du ciel, l'héritage des saints lieux, la couronne de justice et la complète possession de votre gloire. Mais accordez-nous, pour premier prix de nos souffrances, la conversion et l'illumination du genre humain. Rendez la liberté ceux qui sont retenus en esclaves dans les chaînes du péché; ouvrez les yeux que la fausse religion obscurcit et aveugle; redressez les hommes qui sont courbés par l'incrédulité; que nos cendres chassent de l'univers et dissipent comme la poussière toute la phalange des démons; que toutes les maladies du monde soient guéries par notre sang répandu. Que le corps cesse de voiler l'âme, comme un nuage voile la lumière. Digne Seigneur, venir en aide à tous ceux qui t'invoquent en ton nom. Commande à l'orage des tentation, et que la tempête s'apaise, et que tous les hommes se reposent dans ta volonté comme dans un port. Que, par la vertu de l'Esprit, le genre humain ne forme plus qu'un seul troupeau soumis par toi au Christ comme à un pasteur; et que ton peuple se réjouisse en toi. Ô Dieu libérateur, ô Seigneur miséricordieux, que tes yeux et tes oreilles s'ouvrent à la prière de tes serviteurs !»

En achevant ces paroles, les illustres martyrs se levèrent, et se tournant vers la multitude qui les entourait : «Hommes nos frères, crièrent-ils fortement, et vous tous, parmi cette foule, qui craignez Dieu, les paroles du salut vous ont été envoyées, vous avez été sauvés par un pur bienfait d'en haut : car, vous qui étiez éloignés, vous êtes maintenant rapprochés par le sang du Christ. Ah ! croyez que le temps est court, la limite de la vie de l'homme bien étroite, et sa voie bien trompeuse. La tribulation abonde sur la terre, les pas de ceux qui marchent sont embarrassés d'obstacles. Les sentinelles du mal, comme des chasseurs superbes, dressent devant nous les pièges cachés de la concupiscence. Ne hasardez pas pieds dans leur dangereux chemin. Nous sommes condamnés à la sueur et à la peine. Ô bienaimés, marchez dans la vertu, et comme au grand jour. Gardez votre foi immaculée, par la sévérité de votre vie, triomphez des langueurs de la volupté. Que votre langue médite la justice et célèbre incessamment les louanges du Créateur. Que votre oreille soit fermée à tous les honteux discours. Pèlerins et étrangers que

vous êtes ici-bas, selon l'avertissement de Dieu, abstenez-vous des cupidités de la chair qui combattent contre l'âme. Chers fils, voici la dernière heure, la fin de toute chose approche. Si quelqu'un d'entre vous n'est pas marqué du sceau de l'Esprit, qu'il soit marqué de la lumière du baptême; oignez avec le sang immaculé la demeure de votre âme et les portes de vos sens : c'est le seul moyen d'échapper au démon exterminateur. Que nul de vous ne désespère de son salut : que notre combat vous inspire confiance; nos blessures sont un bel exemple pour vous. N'avons-nous pas revêtus d'une chair comme la vôtre ? Ne sommes-nous pas composés comme vous, de nerfs et d'os, et ne respirons-nous pas le même air que le vôtre ? Et pourtant, comme nous savons que toutes les passions du temps sont démesurément au-dessous de l'éternité qui nous sera révélée, nous avons soutenu avec constance et courage cette lutte de tortures, et nous avons souffert avec joie qu'on nous enlevât tous nos biens. Et enfin vous le voyez, nous marchons gaiement à la mort. Imitiez-nous donc, comme nous avons nous-mêmes imité le Christ, qui a vaincu le péché par sa croix et par ses souffrances.»

A ces paroles, les bourreau se jetèrent sur les martyrs, s'excitèrent mutuellement à la consommation des supplices qui leur avaient été commandés, et tourmentèrent vivement les héros victorieux qui l'offraient au carnage, le front serein. Les uns furent consumés par les flammes, les autres moururent étranglés; ceux-ci périrent par le glaive, ceux-là furent précipités au fond de la mer; quelques-uns furent broyés sous la dent des bêtes féroces; d'autres moururent par le supplice de la faim, plusieurs furent sciés tout vifs; un grand nombre fut écrasé sous des meules de moulin; et tous enfin se reposèrent, après avoir subi la mort qu'ils désiraient, dans le Seigneur.

Ô saintes âmes ! Ô corps sacrés ! Ô précieux et divin trésor plus estimable que l'or et la topaze ! Ô demeures du Christ, habitacles de l'Esprit, vases de vertu ! oui, vous retrouverez un jour, après la décomposition de ce misérable mélange, tout ce qui vous appartenait dans les éléments matériels dont se formait votre corps à sa naissance; mais vous les recouvrirez sanctifiés par la récompense immortelle que vous aurez reçue ! Ô multitude bienheureuse ! ô splendeur multiple, qui éclate comme dans une âme unique ! Quels chants de triomphe vous célébreront dignement, ô vous dont la victoire a surpassé les forces de la nature ! De quels trophées de mémoire éternelle, de quels plumes, de quels hymnes, de quels cantiques spirituels ceindrons-nous vos fronts, comme de magnifiques couronnes immortellement fraîches et vertes ! Vous avez honoré vos parents, selon le précepte évangélique, car vous avez, par vos souffrances, effacé la honte de vos ancêtres, délivré vos pères du déshonneur, et rendu à la nature humaine la joie à la place du deuil. Vous avez changé la terre en ciel, et vous êtes comme l'orient serein comme l'aurore de la justice, et comme des étoiles qui brillent en tout lieu : car tous les pas que vous faites sont dans la voie étroite des saints commandements. Ni un père désolé, ni une mère s'arrachant les cheveux, ni des enfants poussent des cris de douleur, ni des parents éplorés, ni des amis gémissants, rien n'a pu amollir votre fermeté. Vous n'avez pas seulement combattu avec vos persécuteurs; vous avez encore lutté contre la nature elle-même, et vous avez vaincu cette invincible nature qui fléchit et attendrit jusqu'aux bêtes féroces, jusqu'à la cruauté des reptiles empoisonnés : vous avez vaincu la nature qui commande tyranniquement à tous les êtres vivants, par une force intérieure, partout et toujours nécessaire. Et cependant vous avez formé entre vous, ô martyrs, une parenté réciproque par les liens de vos communes souffrances, et vous vous êtes intimement unis en mêlant votre sang au sang dans une communion de supplice. Ni la soif des richesses, ni l'amour des félicités n'ont affaibli votre amour envers Dieu; pour vous, la probité dans la foi a remplacé l'or, et l'esprit d'humilité vous a tenu lieu de toutes les richesses, l'opprobre du Christ a eu plus de prix à vos yeux que les trésors du monde : car votre regard s'est attaché sur la récompense future, et tous saviez bien que vous possédiez dans les cieux une essence supérieure et impérissable. Au lieu des vanités de la gloire, vous avez choisi l'ignominie pour le Christ; au lieu des joies folles, la contrition du cœur; au lieu de la satiété des plaisirs, la continence. Vous avez mis la beauté du corps dans la mortification des désirs, et votre force a été la charité dans la faiblesse et la mort.

En quelques heures, vous avez accompli de plus pénibles travaux dans la vigne de Dieu que ceux à qui l'on donne le nom de patriarches. Vous vous êtes placés par vos œuvres au-dessus de votre premier père : car vous avez gardé les commandements du Christ. Vous avez offert au Seigneur un sacrifice plus saint que celui d'Abel, l'holocauste de vos âmes. Aussi vous avez été transportée vers une immortalité plus belle que celle d'Hénoch, sur une arche plus solide que celle de Noé, composée qu'elle est avec les matériaux incorruptibles de la vertu. C'est dans cette arche que votre âme s'est préservée de l'étouffement des idoles. Abraham a reconnu le mystère de la Trinité dans son type, mais voilé encore et couvert d'ombre, mais vous, dans les combats que vous avez soutenus pour la Trinité, vous vous êtes faits, d'une voix retentissante, les

hérauts éclatants de la vérité. Votre sacrifice a été supérieur à celui d'Isaac, et par votre meurtre vous avez accompli un rite sacré. Par la sincérité de votre but, vous avez surpassé la vie loyale de Jacob. L'excellence de votre vie a été, selon le saint précepte, semblable à l'innocence des colombes. C'est vous qui avez bâti l'Eglise, comme un illustre édifice, en présentant à Dieu le Père la pieuse offrande de vos blessures, et en immolant sur l'autel, au lieu d'un chevreau, l'humilité de votre corps. C'est pourquoi vous avez reçu de Dieu la bénédiction, c'est-à-dire la vie éternelle. Vous avez vaincu Joseph en chasteté, vous qui avez repoussé la doctrine des faux dieux, doctrine corrompue dans ses actes comme dans ses images, et qui avez abandonné à des tyrans débauchés et pervers le vêtement qui vous enveloppe, c'est-à-dire votre corps. Toutes les épreuves de Job, vous les avez subies; et, de plus que lui, vous avez enduré les supplices jusqu'à la mort elle-même. Vous avez eu un plus grand honneur que Moïse : car après avoir reçu et gardé la loi de grâce et de vérité, vous avez traversé à pied sec la mer de l'idolâtrie rougie de votre sang, et vous êtes arrivés dans le pays de promesse, dans la céleste Jérusalem. Et déjà, auparavant, vous avez prouvé vos forces à vos ennemis par le grand nombre de signes et, de miracles qui avaient éclaté dans le désert, c'est-à-dire dans la vie religieuse; et, par votre mort, vous avez écrasé et étouffé sous vos pieds les serpents insidieux qui poursuivaient les hommes de leurs morsures venimeuses. Au lieu de la robe d'Aaron, faite de main d'homme, vous vous êtes revêtus, comme il sied aux saints, de la justice du Christ.

Ce n'est point dans le sang des agneaux, mais dans votre propre sang que vous avez lavé votre peuple. Au bruit de vos dogmes comme au son de la trompette, sont tombées les murailles des impies, les villes ennemies, les langues parleuses et la vaine sagesse de vos adversaires; et vous avez été plus célèbre que le chef Josué. Vous vous êtes montrés encore de plus saints et de plus grands ministres de Dieu que Samuel : car ce n'est pas votre mère qui vous a offerts à Dieu : c'est vous-mêmes qui vous êtes donnés, et vous ne vous êtes pas livrés pour vivre, mais pour mourir, afin de vivre dans l'éternelle vie. Ce n'est pas avec une fronde, comme David, mais avec une pierre réprouvée par les hommes, que vous avez fait tomber, aux pieds du Christ, le symbolique Goliath intellectuel. Après avoir, par vos périls, brisé la tête du démon orgueilleux, comme des triomphateurs victorieux et couronnés de leurs brillants exploits, vous êtes enfin entrés dans les portes du ciel, par un essor plus sublime que celui d'Elie : portés par vos vertus comme par un char divin, et appuyés, comme sur des ailes, sur la force de vos œuvres, votre ascension a été plus facile et plus durable que celle du prophète assis dans son char. Et maintenant enfin, avec le chœur innombrable des anges et dans l'immense assemblée des premiers-nés des hommes, vous présidez aux chœurs célestes devant le véritable tabernacle.

Aussi répandez-vous sur vos frères une part de la splendeur que vous puisez dans le sein de la lumière spirituelle. Car vous êtes préposés à l'égard du genre humain tout entier; et comme les tuteurs des âmes, les médecins des corps, la colonne de la foi, la consommation du sacerdoce, la rémission de péchés, le fondement et l'appui des églises, le remède des maladies, le repos des voyageurs, le gouvernail des navigateurs, la ressource des indigents, vous soutenez ceux qui combattent, vous relevez ceux qui tombent, vous rendez le courage à ceux qui se plaignent, vous guidez ceux qui s'égarerent, vous gardez ceux qui marchent dans le droit chemin; vous êtes la consolation des affligés, et pour tous un puissant secours et un ferme appui d'inébranlable espérance.

Et vous, ô brebis saintes qui nous écoutez, si nous sommes résolus à honorer dignement les martyrs, soutenons des luttes pareilles aux leurs, résistons aux séduisantes flatteries des passions, et répandons un déluge de larmes, comme ils ont versé des ruisseaux de sang. Que le jeûne réduise notre corps et comprime les vils instincts⁸ de la matière. Que les ardeurs des vices soient étouffées sous l'inextinguible lumière des bonnes actions. Tranchons pieusement la tyrannie de l'impiété et du péché avec le glaive à double tranchant de la doctrine et de la vraie foi; et laissons nos lèvres annoncer librement la juste loi de Dieu; de sorte que, après avoir imité dans tous les temps de cette vie les luttes des martyrs, nous obtenions un prix égal à celui qui leur fut donné.

C'est à vous, ô prêtres de la religion de l'Esprit, héritiers du Christ, divins lumineux, peuple choisi, martyrs illustres, c'est à vous que nous avons fait hommage de ce faible et inculte discours : recevez-le comme une offrande de fleurs sauvages. Oh ! plaise à Dieu que ces pages vous soient agréables et que vous accueilliez l'humble fruit de notre travail ! N'estimez point, en le comparant à votre grandeur, mais en le mesurant à nos forces, cet opuscule que nous avons composé pour vous et qui a coûté bien des sueurs à notre visage. Nous n'avons ni assez de science ni assez de génie pour publier dignement la gloire de vos actions et de vos paroles. Notre esprit languissant et froid manque d'ailleurs de l'énergie nécessaire pour célébrer les grandes choses. Mais cependant nous avons uni le travail à la bonne volonté, et suppléé à l'insuffisance

de l'artiste par le zèle ardent du chrétien. Veuillez purifier nos cœurs du limon du péché, et délivrez-nous, comme des restes d'une lie impure, des souillures que ce siècle immonde et amer traîne avec lui et que ses misères favorisent. Que ce qui nous reste de de vie maintenu dans la pratique du bien, à droite comme à gauche, par les armes de la justice, et nous soit gardé doux et paisible. Et lorsque nous sortirons de cette terre, et que nous nous affranchirons des troubles du monde, puissions-nous être mis au nombre des élus par le Juge universel. Puissions-nous obtenir cette rémunération de notre humble offrande dans le Christ, notre Seigneur, à qui tout honneur est dû, ainsi qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et pendant les siècles des siècles ! Amen.